

Noëlle Michel

Demain les ombres

Roman



« Il n’y a pas d’histoire “brute” indépendante de ce que nous sommes aujourd’hui. Notre propre histoire et le contexte social dans lequel nous vivons influencent, voire orientent, nos interprétations. La question qui se pose à nous est : comment accepter une humanité plurielle? »

Marylène Patou-Mathis,
Neanderthal. Une autre humanité.

« Nous sommes une façon pour l'univers de se connaître. Une part de nous sait d'où nous venons. Nous aspirons à y retourner. Et nous pouvons le faire car le cosmos aussi est en nous. Nous sommes faits de poussières d'étoiles. »

Carl Sagan.

Il existe un endroit, intime et précieux, où l'on n'est plus un, où l'on ne fait plus qu'un. Les différences s'effacent, l'altérité s'évapore, les frontières s'estompent. L'individu disparaît au profit du tout, le corps se dissout dans l'espace, son enveloppe charnelle est pleine de trous. Elle prend conscience de sa porosité, elle n'est pas un objet aux limites bien étanches, séparé du monde, elle est un amas de poussières traversé par le vide, un flux, un flux qui se mêle aux autres flux – eau, vent, chaleur, fusion des souffles, communion des peaux.

Cet endroit, qu'elle devine sans le mettre en mots, pourrait-elle y retourner un jour ? Telles sont les pensées qui l'effleurent durant l'attente. Comme pour la rassurer, le jeune homme lui sourit, découvrant une rangée de dents trop fines, trop blanches. Elle ne se lasse pas de les contempler. On dirait des

perles de neige, réminiscences de son bonheur perdu – mais elle se redresse déjà, tous ses sens en alerte.

– Ils approchent !

– ... Je n'entends rien.

Elle sourit. Il ne possède pas la moitié de son acuité visuelle et auditive – et son odorat est encore en dessous. Est-ce parce qu'ils sont si différents physiquement, lui beaucoup plus élancé, plus pâle, plus chétif, comme les autres drôles d'humains ? On dirait qu'une déesse a saisi leur tête de la main gauche, leurs pieds de la main droite, et a tiré dessus pour les allonger.

– Viens, murmure-t-elle.

Elle saute au bas des rochers.

– Par là.

Elle s'élance sur le sol poussiéreux, l'entraînant à sa suite. Mue par une impulsion, elle s'arrête devant la fresque éclairée par la lumière vacillante de la torche fichée dans une fissure, se penche pour ramasser le creuset en bois de tilleul rempli de boue rougeâtre. Il y a urgence, mais elle veut laisser ici et maintenant une dernière trace de leur rencontre, de leur passage, comme un adieu à la caverne, à son monde près de disparaître. Elle plonge rapidement sa main droite dans le liquide pâteux, puis colle sa paume, doigts écartés, contre la paroi en face d'elle. Lorsqu'elle la retire, son empreinte reste, rouge sombre, presque irréaliste à la lueur tremblotante de la flamme. Sans un mot, elle lui tend le creuset. Il y trempe à son tour une main hésitante qu'il plaque ensuite sur la roche, entremêlant l'empreinte de ses doigts minces à la sienne. La femme lui caresse la joue, laissant une marque d'un ocre tendre sur sa peau, avant de reprendre sa course. Il se faufile à sa suite entre les blocs rocheux, les escaladant ici et là. La lueur de la torche n'est bientôt plus qu'un pâle souvenir.

Elle ne lâche pas sa main ; elle connaît les moindres recoins de la grotte, est capable de s'orienter à l'aide des parois, de l'écho étouffé de leurs pas qui se répercute dans l'espace ; mais elle sait que le jeune homme est perdu sans elle. Ils glissent dans l'obscurité. La femme songe confusément que sa vie pourrait s'arrêter là – elle et lui, ensemble, dans le noir. Elle ne ressent aucune peur. Pour l'instant. Le chemin vers l'extérieur est beaucoup plus long de ce côté. Il gémit, la retient : il s'est écorché contre la paroi rugueuse. Rien de grave. Ils avancent. Elle a l'impression de s'enfoncer dans les entrailles de la Terre. L'atmosphère se fait plus fraîche, l'obscurité plus dense, le couloir plus étroit. La femme hésite. Les contours de la roche, les virages acérés lui sont familiers. Elle hume l'air trop froid de la grotte. A-t-elle rêvé ? Est-ce l'effet de la peur qui commence à s'insinuer en elle, à entraver son souffle, ou a-t-elle bel et bien senti ce relent ténu, contre nature, l'effluve d'abomination surnaturelle de la Bête ? Sa main se resserre sur celle de son compagnon.

– Que se passe-t-il ? Pourquoi tu t'arrêtes ? Est-ce qu'on est... perdus ? murmure-t-il dans un soupir angoissé.

Elle pose ses doigts sur ses lèvres pour lui intimer de se taire. Ils restent tous deux quelques instants, immobiles comme des pierres, plongés dans le noir. Aucun bruit de leurs poursuivants ne leur parvient. Malgré l'obscurité totale, elle se force à fermer les yeux. Elle ouvre chaque parcelle de son corps tendu aux odeurs et aux sons qui les enveloppent. Des gouttes de sueur perlent sur ses tempes. Le souffle des ténèbres lui balaye le visage comme l'air froid et figé d'un tombeau. Il s'épaissit en un nuage plus concentré qui les effleure, les caresse. Un nuage odieux, malade – mortel. Elle retient sa respiration. Est-ce la fin ? La Bête est-elle venue pour eux ? La femme plonge les

doigts dans la bourse nouée à son pagne, caresse l'amulette de la Bête comme pour conjurer sa présence, cette étrange petite croix d'un gris brillant sur laquelle est clouée une statuette en forme de drôle d'humain. L'homme et la femme halètent à présent de concert. Ils se broient les mains l'un l'autre, perdus dans le noir, s'accrochant à la dernière chose qui les relie à l'humanité, à la vie.

L'ÂGE DE PIERRE

LUNE ROUSSE

Assise en tailleur sur le sol sablonneux, elle se concentre sur son ouvrage. Leur dernière chasse a été fructueuse : elle a tué un cerf à la sagaie. Une véritable aubaine, car si les cerfs ne sont pas nombreux, ils offrent beaucoup plus de ressources qu'un simple chevreuil : de plus grandes quantités de viande, bien sûr, dont une partie a déjà été fumée et mise à sécher ; une peau tendre à travailler, mais résistante ; des bois majestueux et des os de belle taille, dont on peut tirer toutes sortes d'outils et de parures. Conformément à la tradition du clan, celle qui a mis l'animal à mort est autorisée à prélever un os de son choix, pour fabriquer ce qu'elle souhaite. Une partie des os est ensuite distribuée aux autres pour en faire des outils, le reste est broyé à l'aide de grosses pierres pour en extraire la précieuse moelle.

L'hiver touche à sa fin, mais il n'a pas été très rude, de sorte que chacun a pu apaiser son appétit sans trop de difficultés. Même les plus faibles du groupe n'ont pas eu besoin de s'enduire le corps de graisse plus d'une poignée de jours pour se protéger du froid.

Songeuse, Lune Rousse lève la tête un instant pour contempler le vol gracieux des libellules, à quelques pas de là. Puis elle

se met à gratter l'os qu'elle a prélevé, à l'aide de son silex préféré, qui ne la quitte jamais. Taillé par son bien connu Blizzard, disparu trop tôt, il a toujours appartenu à Lune Rousse, qui n'a jamais pu se résoudre à s'en séparer. Elle l'aiguise régulièrement, dès que ses bords tranchants s'émoussent, retirant éclat après éclat, au point que le silex s'affine et s'effile pour ressembler de plus en plus à une feuille, délicate et légère; Lune Rousse redoute le moment où il finira par se briser.

Après avoir raclé tous les lambeaux de chair et vidé la moelle, elle commence à travailler la surface pour y percer des trous. Une œuvre de longue haleine, mais ce n'est pas le temps qui lui manque. Elle a hâte de jouer; lorsque le souffle des déesses traverse la flûte, il fait naître des frissons sur sa peau claire, tannée par le soleil et le vent, et couler des larmes sur ses joues – maigre consolation que d'entendre ce chant mélodieux monter vers les cieux et, peut-être, vers le souvenir de ceux qu'elle a perdus.

Près d'elle, Neige coud une peau de daim déjà mâchée et traitée. Point par point, elle insère son aiguille d'os à travers le cuir, pour en faire un pagne. Mère et fille échangent peu de mots; la fille fredonne un air mélancolique qui s'élève en tourbillonnant comme les feuilles mortes, poussé par le vent froid de cette fin d'hiver, avant de retomber sur le sol, léger, évanescent. La présence rassurante de Neige, son timbre doux et éraillé à la fois apaisent Lune Rousse. Une bruyante cavalcade la tire de sa rêverie : la petite Pluie d'Étoiles, âgée de six ou sept hivers, vient d'arriver en courant. Ses cris surexcités rompent brutalement la quiétude qui s'était emparée du campement. Derrière elle, quelques jeunes gens, menés par Azur et Cascade d'Été, rentrent de la chasse, brandissant deux lapins et une perdrix. Lune Rousse relève la tête, curieuse : Azur,

d'habitude plutôt taciturne, est nerveux. Même ses yeux bleus perçants, d'ordinaire si froids, sont habités d'un reflet fiévreux.

– Écoutez-moi, vous autres ! J'ai une grande nouvelle !

Les membres du clan interrompent leurs activités. Les enfants courent vers le garçon, tandis que Pluie d'Étoiles sautille autour de lui comme un jeune chevreuil fou.

– Nous avons entendu le premier chant du coucou ! Ça y est, le printemps ! Il est là !